

STÉPHANIE JANICOT

DISCO QUEEN
ou
l'indispensable légèreté de l'être
roman

ALBIN MICHEL

*À tous ceux qui souhaitent introduire
un peu de légèreté dans leur vie
Aux fans de disco
Et bienvenue à tous les autres*

« Stayin' alive » (Bee Gees)

Il n'y avait rien encore, ni élan, ni flamme, ni même un soupçon de désir dans son regard, lequel considérait d'un air las l'homme en blouse blanche qui tournait, retournait ses fiches comme s'il tentait d'en apprendre par cœur les paroles. Coronaires, artères. Rime pauvre. Infarctus, stents, chance, hélas, leucémie. Allitération en s. Ne pas s'angoisser, surveiller. Vivre.

– Combien de temps ? a-t-elle demandé.

Elle n'était plus si jeune, Soizik Diwan. Ses heures de gloire dataient des années soixante-dix, quatre-vingt à la limite. Son corps s'était affaissé, sa respiration raccourcie, ses traits chiffonnés.

Le médecin a manifesté une certaine surprise, elle semblait si hagarde, paraissait ne rien comprendre. Il a bafouillé, s'est rétracté :

– Ce sera à confirmer bien sûr. Si tel est le cas, il faudra prendre des précautions. Le mot fait peur mais il recouvre des réalités variées, pas forcément létales.

DISCO QUEEN

C'était assez pour qu'elle s'inquiète. Quel traitement ? Chimiothérapie, radiothérapie. Rime riche. L'homme de l'art a secoué la tête :

– Rien de tel pour l'instant, nous allons surveiller. Pas d'affolement.

Il a déversé une nouvelle salve de son vocabulaire technique. Myéloïde, lymphoïde. Anémie, hypogammaglobulinémie. Rimes suffisantes. Il a insisté de nouveau. Pas d'inquiétude. Précautions. Premier temps. Nouveau bilan sanguin avant toute chose.

Il s'apprêtait à sortir. Elle l'a rappelé :

– S'il vous plaît, docteur.

– Oui, madame ?

– Qu'on ne dise rien à mes filles. Ni à l'une ni à l'autre. L'infarctus leur a suffi.

– Bien, madame, je comprends.

Lorsqu'il est sorti, elle a reposé la tête sur l'oreiller, fermé les yeux.

Du fond de son hébétude, elle s'est sentie lourde. Comment était-elle parvenue à ce stade de délabrement ? Bien sûr, nous vivons conscients, croyons-nous, de notre finitude, de notre chance de respirer, de bouger, de sentir l'air sur nos peaux, le vent dans nos cheveux. Cette soi-disant lucidité n'est pourtant qu'abstraction car le jour où il nous faut abandonner ces attributs de la jeunesse, nous demeurons sonnés comme de vieilles cloches. C'était donc vrai, ces mises en garde, la santé n'a qu'un temps, et lorsqu'il est passé, c'est en vain que nous le regrettons.

DISCO QUEEN

Elle éprouvait la lassitude des pauvres, ceux à qui il manque trop pour espérer, ceux pour qui le glissement vers le bas paraît inéluctable. Bien sûr, elle allait tenter de résister, on lui avait suffisamment répété que la croyance négative accélère la chute, que l'angoisse, lorsqu'elle s'attarde, nous entraîne vers le pire. Les beaux jours n'étaient pas si lointains, elle aurait pu s'y accrocher. Mais elle n'avait jamais été légère. Dynamique, volontaire, oui. Car il lui en avait fallu, de l'énergie, pour se créer sa place.

Mais aujourd'hui son visage reposait, vaincu, sur l'oreiller. Son regard incrédule fixait le plafond. Comment sa vie pouvait-elle s'achever alors qu'elle n'avait été que si peu vécue ? Soixante ans sur terre pour quel bénéfice ? Quarante années de professorat, deux maternités, un divorce, quelques amitiés, une parfaite conformité aux attentes des parents, de l'Éducation nationale, du mari, des enfants, de la société. Une vie comme il en existait des milliers d'autres. Se pouvait-il qu'elle ait manqué un embranchement ?

Un pas nerveux, marqué par les sons de petits talons secs, s'est fait entendre dans le couloir. Une jeune fille aux cheveux châtain clair, longs, emmêlés, a fait irruption, porteuse d'un attirail volumineux, un blouson, une longue écharpe, un cabas rempli à ras bord, un sac à dos très endommagé. Elle a posé son barda au pied du lit, a prononcé quelques mots encourageants,

DISCO QUEEN

faussement enjoués, comme le font généralement les visiteurs des grands malades, avant de claquer deux bises sur les joues douces de sa mère.

- Tu voudras que je te refasse ta couleur ?
- On verra lorsque je serai rentrée à la maison.
- J’ai un nouveau jeu de divination, tu veux voir ?
- Oui, montre-moi.

Yanne, la fille cadette, avait vingt-huit ans, un travail fixe au conseil régional, section écologie-environnement, des yeux marron pétillants tirant sur le vert les jours de beau temps, une fossette accorte.

En se penchant pour fouiller dans sa besace, elle a fait tomber son blouson. Le contenu des poches, clés, lunettes, papiers, mouchoirs, masques, s’est répandu sur le lino.

- Les choses sont contrariantes, a-t-elle soupilé.

Elle a fini par attraper une boîte de cartes large format dont le dos était illustré par un ange aux ailes déployées.

- Tiens, choisis-en une de la main gauche, a-t-elle dit en les étalant face contre le lit.

Soizik, complaisante et lasse, a pioché en plein milieu.

- Alors ? a fait Yanne, excitée, en lui prenant la carte des mains.

Puis, ravie, elle a énoncé :

- « Party time ». Oh, maman, tu as trop de chance. « Party time », c’est court, c’est précis. Tu vas sortir d’ici et faire la fête. Tu te rends compte ?

DISCO QUEEN

De son œil éteint, la malade ne paraissait pas mûre pour envisager les années à venir comme une fête. Un cœur fragile, un mauvais sang, rien de réjouissant. « Party time » ! Par quelle alchimie pouvait-elle transformer un moment pesant, sans véritables perspectives, en espoir aérien ?

« We are family » (Sister Sledge)

À la sortie du village de Breuil, entre le corps du bâtiment principal et le muret donnant sur la rue, la cour était si vaste qu'elle pouvait accueillir toutes nos voitures. La mienne, celles de mes filles Yanne et Chloé, de mon gendre Mickaël. Durant des années, ma mère avait vécu seule dans cette maison bourgeoise, aussi l'herbe avait-elle percé sous les gravillons, donnant presque l'impression d'un jardin. Nous ne lui rendions visite que deux ou trois fois par mois.

Ma mère et sa sœur cadette avaient passé là leur enfance. Ma mère avait hérité du lieu et j'y avais grandi à mon tour. Lorsque j'étais petite, mon père avait accroché une balançoire au chêne trapu datant de la fin du siècle précédent, unique arbre dans cette cour minérale. J'aimais aussi sauter à la corde. Plus d'une fois je me suis étalée sur les gra-

DISCO QUEEN

villons, trouant les genoux de mes pantalons au grand dam de ma mère.

Mes parents avaient été dévastés par le décès de leur première fille, morte à dix-huit mois d'une méningite. Une petite Françoise qui avait porté tous leurs espoirs. L'ange disparu trouvait son prolongement dans mon propre prénom, Soizik, diminutif breton du premier. Ma famille, matrilineaire, se renouvelait avec une étonnante régularité : à chaque génération, deux filles, l'aînée portant un prénom français, la seconde un prénom breton. Ma mère, Colette, avait pour sœur cadette Anaïg. Ma grand-mère Alexandrine avait eu pour sœur cadette Rozenn. Ma fille Chloé, qui est l'aînée de Yanne, a mis au monde Lucie, puis Gwenola. Il n'y a donc que moi qui sois seule. Je porte Françoise, ma sœur aînée disparue, aussi sûrement que moi-même. Je la porte dans ma chair et dans mon prénom.

C'est un curieux début dans l'existence que de naître de parents tristes. La mort s'engouffre dans les nombreux creux de l'enfance. Si j'ai apporté de la joie, du mouvement, de l'impromptu dans ce foyer endeuillé, j'en ai hélas reçu l'inquiétude et le sens de la fatalité.

J'ai donc grandi dans cette maison dite « de maître » (comme peut l'être une maison un peu cossue dans une commune pauvre et rurale d'Ille-et-Vilaine), héritage de mon grand-père maternel

DISCO QUEEN

notaire. Son activité professionnelle l'avait rendu prévoyant, il possédait un certain nombre de biens dans le département : un appartement familial dans le vieux Rennes dont ma mère avait aussi hérité, une ferme assortie de terres cultivables du côté de Paimpont, une belle maison à Saint-Briac, entrées toutes deux dans le patrimoine de sa sœur Anaïg. Le partage s'était fait naturellement, sans dispute. Ma mère avait épousé Alain, mon père, l'instituteur du village de Breuil, Anaïg un étudiant en agronomie, féru d'expérimentations agricoles. Tout s'agençait parfaitement.

Hélas, l'esthétique de l'accomplissement générationnel avait été de courte durée. Françoise était morte, et moi je me développais sous l'œil suspicieux et inquiet des deux endeuillés. Leur dos courbé, leur regard fuyant semblaient dire : « Si la vie vous donne d'une main ce qu'elle vous reprend de l'autre, comment s'attacher ? »

Colette, ma mère, se prétendait trop vieille pour l'entretien de cette habitation démesurée. Lorsque ma fille Chloé, professeure de mathématiques, jusque-là en poste dans la banlieue est de Rennes, avait été affectée au lycée de Montfort, à quelques kilomètres de Breuil, j'avais trouvé opportun de lui suggérer de s'installer chez sa grand-mère avec son mari et leurs deux filles, Gwen

DISCO QUEEN

et Lulu, des petites relativement sages. Ma mère leur avait laissé le deuxième étage sous les toits. La cohabitation avait paru satisfaisante. Ma mère n'était pas du genre à se plaindre. Voilà quelques mois, elle était tombée dans l'escalier. Traumatisme crânien, fracture des cervicales. Elle était décédée à l'hôpital quelques jours plus tard sans avoir vraiment repris connaissance.

Le choc, le chagrin ne m'avaient pas empêchée de conserver une certaine lucidité. Alors que le cercueil de ma mère venait d'être déposé aux côtés de celui de mon père dans le petit cimetière de Breuil, surplombant les champs de blé, j'avais annoncé que je reprendrais sa chambre, au premier étage, cette suite conjugale qui fut brièvement celle de mes parents, mais surtout celle de mes grands-parents, dotée d'une belle salle de bains adjacente et de deux petites pièces dont l'une fut ma chambre d'enfant. Ainsi avais-je revendiqué mes droits. Chloé n'avait pas osé protester mais sa triste figure n'avait pas pour seule cause le trépas de sa grand-mère. Elle avait tenté :

- Vraiment, maman, tu vas faire le trajet tous les jours ? C'est au moins cinquante kilomètres l'aller-retour.

- Ma retraite est dans moins de trois ans. Je vais aménager ces pièces à mon goût pour qu'elles m'accueillent en temps voulu. Je ne vous chasse

DISCO QUEEN

pas, mes chéris. Je ne prendrai pas plus de place que mamie Colette.

Il ne m'échappait pas que Chloé avait espéré récupérer la maison tout entière pour sa famille. Hélas, j'avais trop peu économisé au fil de ma carrière pour pouvoir m'offrir une nouvelle demeure. Le pécule que ma mère me laissait me permettait d'envisager des travaux d'aménagement conséquents certes, mais pas davantage.

À présent, je ne pouvais que me féliciter d'avoir réservé cet espace. Le cardiologue venait de me mettre en affection longue durée, sans me cacher qu'il s'agissait d'attendre ainsi ma retraite. C'en était terminé de l'enseignement. L'histoire-géographie, l'avenue Janvier, le lycée Émile-Zola, l'appartement de la rue Saint-Georges, à deux pas du parlement de Bretagne ; tout ce qui avait composé ma vie s'apprêtait à sombrer dans le magma d'un passé sans relief.

Dans le vestibule d'entrée, la canne de mon grand-père notaire jouxtait l'imperméable Burberry beige de ma mère, son parapluie à tête de canard, les bottes jaunes de Gwen et Lulu, un anorak bleu m'ayant appartenu en 1976, exhumé par la femme de ménage pour les jours où il lui fallait jardiner dans le froid, et bien d'autres vestiges relevant de diverses strates d'occupation de la maison depuis ses origines. C'est curieux comme les objets

DISCO QUEEN

tentent de combler les vides laissés par nos disparus. Je n'ai pas réussi à savoir si je devais considérer leur présence comme un crève-cœur ou comme une consolation. Depuis que ma mère avait déserté la maison, je ne pouvais maîtriser ce serrement de gorge lorsque j'entrais dans le corridor. Cette tristesse n'était sans doute pas étrangère au poids sur mon cœur, au poison dans mon sang, aux maladies associées. Mais, ce soir-là, une nouvelle pensée germait : la perte ne pouvait signifier éternellement la perte, je devais la considérer comme une tabula rasa, une page blanche, synonyme de renouveau et d'invention. Colette avait des idées arrêtées sur la décoration de son intérieur, rien ne pouvait être déplacé, modifié sans susciter ses protestations. Désormais, je pouvais envisager de moderniser la cuisine et la salle à manger à mon gré, et repenser le style du salon. Quant au premier étage, je pouvais tout refaire, la chambre, la salle de bains, transformer les chambres d'enfant en dressing et en petit bureau. L'espace pour les amis qui fut celui de mes parents dans leurs jeunes années pourrait rester tel quel. Au deuxième étage, la famille de Chloé déciderait pour elle-même.

Toutefois ces aménagements n'étaient rien comparés à mon nouveau projet. Comment était-il né ? De cette carte tirée à l'hôpital ? D'une inspiration soudaine ? Du monde à feu et à sang qui pulsait autour

DISCO QUEEN

de nous ? D'un besoin de vie, voire de survie ? Rien que d'y penser, je retrouvais mes excitations d'adolescente. Dans la cour, sur la gauche, il y avait eu jadis un hangar abritant des machines agricoles. Mon grand-père notaire n'en ayant pas eu l'utilité, il l'avait laissé à l'abandon. Étrangement, ce bâtiment était doté d'une vaste cave voûtée qui rejoignait, par un jeu de couloirs moyenâgeux, les autres caves de la maison – peut-être les concepteurs de cette vie souterraine avaient-ils eu leurs raisons, des activités à dissimuler, des gens à cacher.

Nous étions réunis autour de la table familiale, une belle pièce de mobilier des années cinquante. Autour de moi, Chloé et Mickaël, Gwen et Lulu, Yanne, l'esprit de Colette peut-être – il était si étrange de nous retrouver là sans elle. Pour une fois, mes filles s'étaient entendues pour cuisiner ensemble. Je mesurais l'exploit et pouvais imaginer les interminables négociations préalables entre la carniste et la végétarienne jusqu'à ce qu'elles parviennent à élaborer ce tagine aux œufs, aux oignons et à la tomate. Je les observais un à un. Mickaël, aux yeux et cheveux sombres, pommettes hautes, comme certains Bretons du Finistère sud, que les chercheurs tentent de rattacher aux invasions mongoles. Mes filles, claires de peau, héri-

DISCO QUEEN

tage de leur père à l'allure viking, aux yeux noisette, comme moi. Et mes petites-filles, bien brunes comme leur papa, des yeux clairs pour Lucie, noirs pour Gwenola.

Yanne avait une manière brusque et exaltée de s'exprimer, Chloé une expression plus sourde, plus morose. Je me laissais bercer par leurs discussions, chacun la sienne, comme si nous ne faisons pas table commune : la prochaine campagne anti-pesticides de Yanne, *La Petite Fadette* racontée par Lulu (presque douze ans), les blagues Carambar de Gwen (neuf ans), les récriminations de Chloé sur le niveau de ses secondes en mathématiques (nul) et celles de Mickaël, prof d'EPS, sur le délabrement physique de la jeunesse d'aujourd'hui (obésité, mollesse, mauvaises postures, etc.). Tout cela me paraissait lointain, comme si mon dernier cours sur la décolonisation ne datait pas du mois précédent. Je me sentais ailleurs. Selon toute vraisemblance, je ne réintégrerais jamais mon appartement rennais de guingois. Je repensais à Éric, lorsqu'il n'était pas encore mon époux mais seulement ce petit copain attentionné de dix-huit ans auquel son père répétait : « Celui qui n'avance pas recule », lui-même ayant eu fort besoin de ce mantra. Nous devons alors avancer sur le chemin de la vie, comme Orphée, résister à la tentation de regarder en arrière, sous peine d'envoyer notre avenir aux enfers. Nous

DISCO QUEEN

devions apprendre à vivre avec des œillères. Moi aussi je me répétais cette phrase plusieurs fois par jour afin que cette attitude volontariste devienne une évidence. Même passé soixante ans, ça valait la peine de lutter pour se tourner vers cette seule direction envisageable. « Regarde devant toi, ma fille », disait ma mère lorsque nous allions faire nos courses à Rennes. J'étais distraite et manquais de me prendre les pieds dans les irrégularités des trottoirs. *Regarde devant toi, ma fille.*

Lorsque tous ont eu fini de raconter leurs histoires, ils se sont tournés vers moi. Je n'avais rien à raconter, hormis des histoires d'hôpital qui leur auraient déplu. Je me suis contentée de dire :

- Puisque mes cheveux ont tant blanchi, je vais cesser de les teindre, et plutôt hâter le mouvement. Il existe de beaux blancs. J'irai chez Karine demain étudier la question et refaire ma coupe.

J'ai vu leurs expressions compassionnelles. Je pouvais les entendre penser : *Ah comme Le monde rétrécit Lorsqu'on prend de L'âge.* Ils croyaient porter leur regard sur la société en général, je ne voyais que mes cheveux. Quelle ancêtre égoïste allais-je devenir ? se demandaient-ils.

- Blanc, ça ne va pas te vieillir ? a hasardé Chloé.

- C'est beau le blanc, s'est exclamée Gwen, et si ça plaît pas à mamik, elle pourra toujours faire une autre couleur.

DISCO QUEEN

- Voilà qui est sagement pensé, mon petit chat, ai-je approuvé. Je pourrai toujours revenir au brun, ce sera plus facile que d'obtenir un blanc pur.

J'ai toujours aimé cet âge délicieux des enfants, lorsque l'amour qu'ils nous portent est inconditionnel. Je me suis tue quelques secondes. J'ai pensé que, tant qu'à les sidérer, c'était le bon moment pour les informer de mes projets. J'ai inspiré profondément, et annoncé :

- Je vais faire transformer le hangar.

- Tu vas te faire une nouvelle maison ? a demandé Lucie, exprimant sans doute ce qu'espéraient ses parents.

- Non, ma Lulu, ma maison, elle est ici. C'est là que j'ai grandi, comme toi. Dans le hangar, je vais lancer une nouvelle activité.

- Une nouvelle activité ? a répété Gwen dont les yeux brillaient.

- Absolument. En rez-de-cour, je vais faire un salon avec un bar. Le dernier café du village a fermé il y a quinze ans, c'est honteux d'être le seul village de France sans même un café. Je verrais bien des fauteuils clubs à l'ancienne, j'irai faire les brocantes. Et dans la cave...

- Dans la cave ? a répété Lulu.

Tous semblaient suspendus à mes paroles.

- Dans la cave, il y aura une discothèque, ai-je asséné, plus vindicative que je ne l'aurais voulu.

DISCO QUEEN

Après tout, je n'échafaudais pas mes plans contre eux, mais pour moi.

- Quoi ? se sont exclamées en même temps Yanne et Chloé, l'une enthousiasmée, l'autre horrifiée.

- Vous m'avez bien entendue : une vraie boîte de nuit avec une boule à facettes et de la vraie bonne musique !

- C'est quoi de la vraie bonne musique, maman ? a demandé Yanne qui reprenait ses esprits plus vite que son aînée.

- Du disco.

Au moment où je prononçais ce mot, j'ai compris qu'il y avait aussi cela dans ma perte : cet allègement qui rendait les rêves réalisables. Il restait long à parcourir avant d'atteindre la légèreté absolue de ceux qui n'ont plus rien à perdre, mais c'était le début de quelque chose d'intéressant, d'inédit. J'ai pensé au groupe Sister Sledge, qui chantait «We are family». Je ne pouvais pas dire : *I've got all my sisters with me*, car de sœur j'avais été privée. Mais, comme elles, je pouvais clamer : *High hopes we have for the future... we don't get depressed...* Non, je ne me laisserais pas déprimer et j'entraînerais ma famille avec moi.

- Oui, mes enfants, une discothèque pour les samedis soir ! Il est temps que ce trou perdu sorte de sa torpeur. Dortoir de Rennes n'est pas un destin

DISCO QUEEN

enviable pour un village dont l'église date du xv^e siècle.

- Je ne vois pas ce qu'une discothèque a à voir avec le xv^e siècle, a riposté Chloé sur un ton pincé. Et toi, maman, tu as l'intention de tenir un bar et une discothèque ? Il y a moins d'un mois, on t'emmenait en urgence à l'hôpital avec un cœur à l'arrêt, si le type dans la rue n'avait pas connu le massage cardiaque, tu ne serais même pas là en train de nous parler, et maintenant tu veux danser sur des tubes ringards ?

- Je te trouve bien condescendante avec la musique de ma génération. Le disco que tu juges ringard est le précurseur de tes boum-boum électroniques.

- Si tu crois que j'ai eu le temps d'aller me trémousser sur des boum-boum électroniques ! Je bosse depuis que j'ai dix-huit ans et j'ai une famille à nourrir ! Parle pour Yanne.

- Moi aussi je travaille depuis que j'ai dix-huit ans, a protesté Yanne, mais ça ne m'empêche pas d'adorer le disco, et toute la musique des années quatre-vingt. C'est génial comme idée ! Compte sur moi, maman. Les boîtes de Rennes sont tristes à mourir, je t'amènerai du monde.

- Dans notre cour ! a asséné Chloé. Vous imaginez tous ces gens qui vont boire et hurler sous nos fenêtres ! J'ai des enfants à faire dormir, moi !

Chloé avait ceci de commun avec ma mère qu'elle

DISCO QUEEN

avait toujours su mettre le doigt là où mes désirs risquaient d'achopper. Elle avait hérité de son talent à détecter tout ce qui pouvait se passer mal dans une situation donnée. Et moi, depuis toute petite, j'avais appris à me recroqueviller pour ne pas risquer qu'il se passe quelque chose de grave en sortant de ma coquille. Il fallait que ce repli cesse pour que j'accomplisse enfin une chose qui m'appartienne en propre. Je devais me dresser contre l'évidence de l'échec.

- J'ai dit le samedi soir, ai-je répondu avec le plus de douceur possible. Ne te fâche pas, ma Chloé chou. Il faut d'abord que j'étudie le projet, que je demande des devis et peut-être même une autorisation en mairie, licence IV et compagnie. Tu as le temps de voir venir. Elles vont pouvoir terminer leur année tranquillement, tes petites.

Ces derniers mots m'ont surprise moi-même. Les yeux de Chloé ont reflété son incrédulité. Ainsi sa mère, sa propre mère, lui montrait la direction de la porte. En sous-texte, je venais de leur dire : « Vous vous adaptez à mes propositions ou vous partez, vous avez l'année pour y réfléchir. » Chloé était estomaquée. Qu'allait dire Mickaël ? Je pouvais les entendre penser : elle était si pratique cette maison tombée du ciel, à équidistance de leurs deux lycées. S'ils devaient emprunter pour acheter la leur, ils allaient devoir se priver de tout.

DISCO QUEEN

C'était tellement injuste. Alors que c'était si grand ici, conçu pour une famille et sûrement pas pour une cardiaque toute seule. Chloé s'est renfrognée. Lulu et Gwen se sont blotties contre moi.

- Tu nous laisseras danser avec toi ?

- Il va falloir vous mettre au disco, c'est la musique de ma jeunesse.

- On est d'accord, nous !

Délicieuses enfants. Ne grandissez pas, surtout.

- Quelle drôle d'idée, a dit Yanne à sa sœur. Tu savais, toi, que maman était fan de disco ?

- Non, a répondu Chloé, encore retournée par la lecture de ce premier chapitre.

Soizik le leur avait donné la veille. Que sa mère se soit lancée dans l'écriture d'un roman avait tout d'abord paru salubre à Chloé. Elle était encore en phase de rééducation cardiaque lorsque l'hématologue lui avait annoncé qu'elle n'échapperait pas à une lourde chimiothérapie. Sa vie, dans les prochains mois, se limiterait à des allers-retours entre l'appartement de Rennes et le CHU de Pontchaillou. Si l'univers de la fiction lui permettait de s'évader, la famille ne pouvait que s'en réjouir. À présent, Chloé trouvait profondément injuste d'être reléguée dans ce rôle de rabat-joie et de profiteuse alors que toute sa vie elle s'était efforcée de contenter ses parents, de suivre la voie qu'ils

DISCO QUEEN

avaient souhaitée pour elle, de les soulager dans leurs tâches lorsqu'ils avaient divorcé, de ne jamais les inquiéter, de se marier jeune pour ne plus être une charge et de se consacrer pleinement à ses filles pour ne jamais avoir à les solliciter.

Chloé s'était modelée pour devenir la fille parfaite, tentant d'atténuer les chocs provoqués par les frasques de sa sœur cadette qui, dès l'âge de douze ans, n'avait eu de cesse d'enchaîner les problèmes, blâmes, heures de colle, crises dépressives, consommation de cannabis, hurlements, fugues, scarifications, etc. Et voilà que sa mère la remerciait de ses loyaux services en brossant d'elle le portrait d'une fille vieillie avant l'heure, ronchon et égoïste. La boule qui s'était formée dans sa gorge pendant la nuit ne paraissait pas vouloir diminuer de volume. Non, décidément, ça ne passait pas. Chloé avait beau être inquiète pour la santé de sa mère, souhaiter pour elle la meilleure des thérapies et le plus prompt des rétablissements, elle ne parvenait pas à surmonter cette abominable déception.